

moindre faux pas précipiterait dans l'abîme. Le cinquième jour, on a une grande joie : on s'aperçoit que les ruisseaux coulent vers l'ouest. Le sixième, on a une joie plus grande encore ; on reconnaît que la roche a changé de nature, et qu'elle ressemble à la roche d'ardoise sur laquelle reposent au Cariboo les terrains aurifères. Bientôt on voit arriver du nord-ouest le Frazer bondissant à travers les rochers. Le fleuve fait un coude, traverse le lac Moose et court à l'ouest ; après s'être brisé contre un mur de rochers à pic, il tourne brusquement au nord, suit cette direction pendant plusieurs degrés de latitude, ensuite il revient au sud, et entoure les terrains aurifères du Cariboo avant de se jeter dans la mer, deux cents lieues plus loin, en face de l'Île de Vancouver. La vallée du Frazer était inondée, et des deux côtés les eaux battaient le pied de la montagne. Trois jours durant, il fallut marcher dans le lit du fleuve. Tantôt les chevaux de bât voulurent gagner la terre ferme, glissaient et retombaient en arrière, tantôt ils se laissaient entraîner par le courant. La fatigue fut extrême. Les provisions furent mouillées, et l'on perdit le cheval qui portait la poudre. Enfin la rive devint praticable, et le 17 juillet, treize jours après le départ de Jasper, on atteignit la *Cache de la Tête jaune*.

La *Cache de la Tête jaune* est une vallée de cinq ou six lieues de large qu'entourent de tous côtés des pics couverts de neige. Elle s'étend du nord au sud ; le long de l'extrémité nord coule le Frazer, et au sud s'avancent les premiers mamelons de la ligne de montagnes dont le sommet est le point de partage entre les eaux de la Colombie et les eaux du Thompson. A en croire les appréciations géographiques de nos voyageurs, la *Cache de la Tête jaune* serait le centre et pour ainsi dire le noyau creux de tout le système de montagnes de la Colombie anglaise et de l'Orégon. Au point de vue de leur situation personnelle, c'était comme une de ces fosses où se prennent les animaux de la forêt. Une fois tombé dans la *Cache de la Tête jaune*, on ne savait comment en sortir. Il y avait bien deux familles d'Indiens jetées là par des circonstances dont elles avaient perdu la mémoire ; mais quel secours pouvaient donner ces malheureux, abrutis par la misère et par l'ignorance ? Leur unique nourriture était pour le moment de petites poires sauvages de la grosseur du fruit du cormier. Ils avaient entendu parler de terrains où l'on trouve de l'or ; ils croyaient que le Cariboo devait être à six journées de marche et le fort Kamloop à dix ; mais ils n'avaient jamais fait la route, et la supposaient très difficile. Ils ne savaient qu'une chose, c'est qu'il serait insensé de se livrer sur un radeau aux rapides du Frazer. On n'était déjà plus en état de retourner en arrière. Les chevaux avaient perdu leur vigueur, les provisions faisaient défaut. Il n'y avait qu'une chose à faire, retrouver et suivre la route tracée par les émigrants l'année précédente. Peut-être ainsi arriverait-on au Cariboo.

Après trois jours de repos, on se met à la recherche du sentier des émigrants. On le découvre, on le suit à la piste sous la conduite de l'Assiniboine, dont la vigilance n'est jamais en défaut, et dont le courage est en maintes occasions le salut de la troupe. On ne choisit pas sa direction ; on gravit les montagnes, on descend dans les vallées sur les traces d'inconnus qui eux-mêmes allaient à l'aventure. On traverse les rivières qu'ils ont traversées ; on fait des radeaux là où ils en ont fait ; on passe sur les digues construites par les castors quand ils y ont passé. Cela dure six jours. Les provisions s'épuisent ; mais une chose rassure, le sentier va toujours vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction du Cariboo. Tout à coup le sentier finit au pied de rochers à pic, et les traces disparaissent. Évidemment les émigrants ont été rebutés par les difficultés de la route, ils ont désespéré d'atteindre le Cariboo. Dans ce cas, ils se sont rabattus vers le sud pour se diriger sur Kamloop. La présomption est justifiée ; à une lieue en arrière, on retrouve un nouveau sentier dont la direction est au sud. On le suit quatre jours, et le dixième jour depuis le départ de la *Cache de la Tête jaune* on arrive à un camp couvert de copeaux, de débris de selles et d'ossements d'animaux. Sur un arbre dont l'écorce a été enlevée est écrit au crayon : "Camp du massacre des bestiaux des émigrants." Il n'y a pas d'illusion à se faire, les émigrants après avoir désespéré d'atteindre le Cariboo, ont désespéré d'atteindre Kamloop par terre. Ils ont construit des radeaux et ont pris le parti d'aller où le courant de la rivière les conduirait. Que faire ? On est sans outils, on n'a plus que pour trois jours de vivres. Si l'on abandonne ses chevaux, on abandonne en même temps la dernière ressource qu'on ait pour se nourrir. D'un autre côté, comment trois hommes, une femme, un enfant et un vieillard, avec une seule cognée, pourront-ils s'ouvrir une route dans la forêt, quand soixante émigrants valides et munis de haches y ont renoncé ? M. Chedle va en reconnaissance. La forêt lui paraît impraticable. On ne se tient pas pour battu. L'Assiniboine part à son tour. Il gravit le sommet d'un pic ; de là il n'a aperçu dans toutes les directions que les ondulations d'une forêt sans clairières. Toutefois il lui a semblé que les montagnes s'abaissaient vers le sud et qu'il y avait de ce côté moins de pics couverts de neige. Il rapporte sur son dos un jeune ours qu'il vient

de tuer. On mange de la viande fraîche pour la première fois depuis le départ de Jasper, et à la fin du repas l'Assiniboine dit en français : "Nous arriverons !"

Ici commence une lutte contre l'inconnu dont les acteurs ne peuvent prévoir la durée et dont l'issue est la vie ou la mort. On ignore tout. On ne sait pas si la carte qu'on a, marque exactement la position relative de la *Cache de la Tête jaune* et de Kamloop. On ne sait pas si la rivière que l'on appelle le Thompson est en réalité le Thompson. La forêt permettra-t-elle longtemps de tracer un sentier où les chevaux puissent passer ? On n'a plus que quelques coups à tirer. Que deviendra-t-on, s'il faut abandonner les chevaux ? Que deviendra-t-on, si la seule cognée qu'on possède vient à s'émousser ? L'Assiniboine prend la tête de la troupe, il ouvre un sentier à coups de cognée. Après trois jours d'un travail acharné, son bras s'entle ; il devient impuissant et tombe à l'arrière-garde. Chedle prend sa place ; après lui, Milton ; après Milton, Mme Assiniboine. Au bout de huit jours, tous sont rendus de fatigue ; ils prennent un jour de repos et se décident à tuer un cheval. Pendant qu'on se repose et qu'on raccommode les mocassins déchirés, l'Assiniboine, qui avait été rôder dans l'espérance de découvrir quelques traces de gibier, rencontre le corps d'un Indien mort, — mort sans doute de faim. A côté du corps étaient une hache et un sac renfermant trois lambeaux. La leçon était terrible, et le secours inespéré. On avait une ligne de fond chaque nuit pour prendre des truites ; mais les bords à pic d'une rivière de montagne sont incessamment coupés par les ravines des torrents qui s'y jettent, et malgré la possibilité de travailler deux à la fois, il devient chaque jour plus difficile d'avancer. Les bras n'avaient plus la même force, les mocassins étaient usés, les vêtements tombaient en lambeaux. On était nu-pieds, nu-jambes, et les chevaux portaient sur des jambes enflées des corps de squelettes. Au commencement, on avait fait en moyenne deux lieues par jour, et l'on était tombé successivement à des journées d'une demi-lieue. Une seconde halte d'un jour fut décidée, et l'on tua un second cheval. La maigreur du pauvre animal était si grande qu'après le premier repas il ne restait que quatorze livres de viande. Heureusement on rencontra un porc-épic, et les deux Assiniboine, le père et le fils, abattirent à coups de pierres quelques oiseaux branchés. Chaque jour cependant la forêt devient moins sombre. Des framboises sauvages et d'autres baies couvrent les buissons ; on trompe la faim en les mangeant. On fait du thé à la mode des Indiens avec des fleurs sauvages, et comme eux on fume l'écorce aromatique du *dogwood*. Les difficultés ont diminué, mais les forces aussi. On est nu vingt-trois jours depuis qu'il a fallu s'ouvrir un chemin dans la forêt. L'Assiniboine s'est fendu le pied contre un rocher, il perd courage ; il fait camp à part avec sa femme et son fils, il invective les Anglais, il leur déclare qu'il renonce à les sauver, et qu'il est résolu à désertir le lendemain matin. Le lendemain arrivé, sans dire un mot, lord Milton et M. Chedle sellent les chevaux et essaient de leur faire traverser un cours d'eau. La tentative est vaine ; les chevaux s'empêchent dans la vase, se heurtent contre les bois flottés, et ne peuvent gravir la rive opposée. Un sentiment chevaleresque s'empare de l'Assiniboine : il arrive au secours, dépêché les chevaux, et prend de nouveau la tête de la troupe. Le jour suivant, avec la sagacité d'un demi-sang canadien, il découvre des traces de la présence de l'homme : l'année précédente, des bouts de branches ont été coupés au couteau. Bientôt c'est un sentier, un sentier véritable ; il semble disparaître, on le retrouve. La forêt s'ouvre, elle fait place à une prairie, et tous se jettent à terre pour regarder le soleil et respirer à l'aise. Le sentier devient plus frayé ; on distingue des pas de chevaux, et le vingt-quatrième jour quelques Indiens se présentent. On leur fait comprendre par signes qu'on a faim : ils apportent des pommes de terre qu'on mange d'abord crues. On donne ce que l'on a pour avoir des vivres ; lord Milton sa selle, le vieux professeur son gilet, Mme Assiniboine sa chemise. Le mot Kamloop leur est connu ; un Indien marche rapidement et se couche quatre fois pour indiquer qu'on est à quatre journées de Kamloop. Avec l'aide des Indiens, on passe le Thompson, on arrive au fort on est accueilli par les agents de la compagnie, on mange, on se repose, on se lave et on s'habille.

Il y avait cinquante-quatre jours qu'on était parti de Jasper-House, trente-huit qu'on avait quitté la *Cache de la Tête jaune* ; pendant vingt-quatre jours, on avait erré dans la forêt sans aucun sentier pour diriger sa marche.

Si on avait laissé la disette à la maison Jasper, on trouverait l'abondance au fort Kamloop. L'habile Compagnie de la baie d'Hudson, à la nouvelle de la découverte de mines d'or dans la Colombie anglaise, comprit que de toutes les spéculations la meilleure serait de fournir des vivres et des moyens de transport aux mineurs, et elle profita des prairies qui entourent Kamloop pour y entretenir d'immenses troupeaux de chevaux et de bœufs. D'ailleurs ce qui fait l'éloignement, c'est la distance de la mer : à l'est des Montagnes-Rocheuses, les derniers forts de la Compagnie de la baie d'Hudson sont à plus de 1,000 lieues de l'Atlantique ; à l'ouest de ces mêmes montagnes,